

Kalikathâ, Paris, Gallimard-Monde entier, 2002, trad. par Annie Montaut du hindi Kalithathâ, vâyâ bâipâs, Alka Saraogi, Adhar Prakashan

extrait 1 (début du roman)

1997

A Calcutta, on vit Kishore Babou traverser la rue en face du Golden Harvest, le nouveau restaurant le plus cher de la ville, sans faire attention à la circulation, au beau milieu des voitures lancées à toute vitesse sur Landsdowne Road, des gaz d'échappement des autobus et des minibus, des klaxons qui hurlaient et des freins qui crissaient.

Pour ceux qui ne connaissaient pas Kishore Babou, l'incident n'avait rien de particulièrement troublant. Mais sa famille et ses amis frémirent au récit de sa folle équipée, à l'imaginer ainsi qui traversait au risque de se faire écraser à tout moment. Ils frémirent, d'horreur, d'accablement et d'angoisse, puis s'abîmèrent dans un profond silence, après ce simple commentaire : « Il a eu de la chance, un miracle ! ».

Cette soudaine aberration de la part d'un homme comme Kishore Babou, d'une incroyable vivacité d'esprit en dépit de ses soixante-dix ans bien passés -- le seul à l'égal était le Ministre en Chef du Bengale, Jyoti Basu, avec ses quatre-vingts ans -- était une information renversante pour ceux qui le connaissaient.

Aller ainsi se mettre dans le pétrin, et qui plus est sans raison !

La vérité, c'est que la raison de cet incident absurde tient à un de ces très banals accidents qui font l'ordinaire des hôpitaux de notre Inde éternelle.

En reprenant conscience après une opération de pontage cardiaque dans l'hôpital le plus renommé de Calcutta, Kishore Babou se rendit compte que l'arrière de son crâne lui faisait terriblement mal. Quand il repoussa le masque à oxygène plaqué sur sa bouche pour s'expliquer avec les infirmières et aux docteurs qui ignoraient tranquillement ses signaux de détresse, on s'aperçut que la partie inférieure de son crâne présentait une grosse apostume, juste au-dessus de la nuque. Le sang avait coulé et s'était coagulé. On supputa qu'au moment de l'allonger sur le brancard pour le ramener du bloc opératoire en salle, alors qu'il était encore inconscient, quelque objet en fer avait heurté sa tête. Mais, comme il arrive souvent, on étouffa l'affaire sans faire la moindre enquête sur la cause de cet accident. Et la grosseur qui décorait son crâne ne jeta aucune ombre sur sa joie de rentrer chez lui sain et sauf après une opération pareille.

Le crâne toujours coiffé de son dôme, Kishore Babou recouvra petit à petit la santé. C'est alors qu'on remarqua en lui un grand changement.

(...)

Sur le coup de quatre heures de l'après-midi, Kishore Babou quittait la maison et partait se promener à pied, tout seul. Auparavant, l'idée ne lui serait même pas venue que les promenades pussent avoir un autre but que d'aller s'oxygéner dans la verdure de Victoria Maidan. Il regardait même avec suspicion ceux qui se promenaient à pied, et ne se donnait même pas la peine de saluer ceux de ses amis et de ses proches qui n'étaient pas motorisés.

Cette nouvelle habitude qu'il avait prise tout soudain de vadrouiller dans les rues de la ville ne laissait pas d'inquiéter sa femme, son fils et ses filles, à tel point qu'ils lui firent faire les examens médicaux les plus dispendieux -- mais du scanner à l'IRM du cerveau, rien ne fut concluant. Il vit les plus grands médecins, mais cela non plus n'aboutit à rien, car pour certains de ces grands patrons la passion de la promenade n'était nullement pathologique. D'après eux, l'accélération de la circulation sanguine était à l'origine de ce goût, des plus naturels.

En réalité, tous ces médecins étaient autant de parvenus qui s'étaient hissés au pinacle à partir de rien du tout. La femme et les enfants de Kishore Babou se tournèrent alors vers des médecins qui ne s'étaient jamais déplacés que dans leur propre voiture, depuis l'école maternelle. Eux, ils comprirent la gravité de la situation, lui prescrivirent divers médicaments, et l'envoyèrent consulter un psychiatre motorisé. Mais la manie déambulatoire de Kishore Babou ne lui passa pas pour autant.

Dans bien des familles, quand les temps changent, se développe un désir viscéral de se refaire une virginité quant à leur passé, assez comparable à la terreur de la contagion qui s'empare des mères modernes soucieuses de protéger leur progéniture contre le moindre microbe. Kishore Babou avait résumé le problème dans une formule, un jour que sa fille aînée lui avait interdit de prendre dans ses bras son petit-fils à cause de la toux qui le travaillait parfois à l'époque : 'la nouvelle intouchabilité de l'Inde éternelle'. Mais cette anecdote en fait n'est qu'accessoire. Il s'agissait en réalité de faire table rase de l'histoire, ni plus ni moins.

La famille de Kishore Babou avait mis en oeuvre une véritable stratégie pour éluder les difficultés qu'eût inmanquablement fait surgir la mémoire de sa propre histoire, stratégie qui peut se résumer dans la liste de mesures suivante :

- 1) oublier les événements passés
- 2) se pétrir de nouveauté
- 3) inventer une phraséologie nouvelle
- 4) suspendre les portraits des ancêtres, en costume d'apparat, dans des cadres dorés ; les associer à des célébrités historiques, à de grands événements
- 5) acheter du mobilier ancien, des bijoux anciens, des statues

La manie qu'avait désormais Kishore Babou de déambuler dans la ville en arpentant les rues comme un vagabond, autant dire un *tramp* en anglais, un *bhavaghura* en bengali, confrontait son entourage à un certain nombre de problèmes gênants. Pour ses filles, établies à Baliganj, l'habitude s'était prise de qualifier leur ancien quartier populaire de Calcutta Nord, Barabazar, d'un euphémisme à elles, 'somewhere in the North', quelque part au nord.

De fait, on peut dire *grosso modo* que, depuis la fondation de Calcutta par les Anglais, la ville est divisée en Calcutta Nord et Calcutta Sud, en d'autres termes la ville indigène et la ville étrangère. Après le retour des étrangers dans leur pays, vivre à Calcutta Sud devint progressivement un marqueur de statut social. C'est pour cette raison que les filles de Kishore Babou n'auraient pu songer, jamais au grand jamais, à épouser quelqu'un de Calcutta Nord. Le seul nom de Barabazar suffisait à leur faire prendre des mines dégoûtées.

Kishore Babou, en se mettant à errer comme un vagabond, un 'arpenteur de rues' ou un 'talonneur de rues', selon les parlers des uns ou des autres, réveillait l'histoire familiale enfouie dans l'oubli, rappelant à tous qu'ils avaient habité le quartier congestionné de Barabazar, aux rues étroites encombrées d'ordures, dans le tohu-bohu assourdissant des rickshaws et des carrioles. Quand les médecins et les connaissances voulurent savoir si Kishore Babou avait manifesté dans son enfance semblable tendance à la vadrouille, les enfants se tournèrent vers leur mère, pleins d'inquiétude.

extrait 2 :

1899 : l'immigration de l'arrière-grand-père du héros

Ce qui est sûr c'est que s'il doit s'exiler, ce sera pour Calcutta. Calcutta – là où coule le Gange.

Tandis que Ramvilas s'éloignait du Marwar, il s'éloignait d'autant du spectre de la grande sécheresse de cinquante-six. Il se disait, en regardant le paysage par la fenêtre du train – comme cette terre est verdoyante, colorée, quelle différence entre nos dunes de sable, partout, et la végétation luxuriante d'ici qui se déploie à l'infini. Quel contraste entre nos palmiers dattiers, nos banyans, nos margousiers, nos buissons d'épineux avec leurs petites baies, la houle annuelle des épis dans nos champs de millet, et ce débordement de verdure à perte de vue, ininterrompu, douze mois sur douze. Mais la différence ne se limitait pas à la terre, elle éclatait aussi dans le ciel. Il y a ciel et ciel !

Quand il vit les nuages qui pressaient leurs ombres sur la terre du Bengale, la variété de leurs formes et de leurs couleurs, Ramvilas eut tout à coup le cœur en fête, comme les paons du Rajasthan, assoiffés de nuages en plein désert. Il avait dû être un paon dans une vie antérieure – c'est ce qu'il se dit sur le moment, et c'est ce qu'il ne cessa plus de se dire jusqu'au dernier jour des vingt-six ans que dura son séjour à Calcutta. Le jour où il prit congé de ce monde, le ciel s'était paré de ses plus beaux nuages pour lui dire adieu – une véritable

fête de nuages dansant la farandole. roulante houle de lourds nuages, gorgés d'eau, sombres comme Krishna.

Il eut cette grande joie au moment de mourir de savoir qu'il pouvait encore avoir le cœur en fête à la vue des nuages, malgré le chagrin qui lui ravageait le cœur depuis le deuil de son fils, Kedarnath. Tous les ans à l'arrivée de la première pluie de mousson, depuis son arrivée à Calcutta, Ramvilas avait troqué la *ghoughri* de son enfance pour le *dal-bhat-chourma*, un mélange de riz et de lentilles avec un mets sucré, qu'il faisait préparer comme une nourriture bénie. Il était allé sur la rive du Gange, transporté de joie à l'arrivée de la pluie, distribuer aux pauvres *jalebi* et *kachauri*. Vingt-et-un ans durant. Ce n'est que pendant les cinq dernières années de sa vie que ce rituel avait perdu de sa régularité, depuis la mort de son fils unique Kedar et depuis que la déesse de la fortune Lakshmi avait cessé de lui sourire. Durant ces cinq années même les nuages n'avaient pu lui remettre la joie au cœur. Mais les flots du Gange l'avaient sauvé alors du désespoir. Le même fleuve dans lequel il avait fait ses ablutions durant les vingt-six ans qu'avait duré son séjour à Calcutta, sans y manquer un seul jour, qu'il pleuve ou qu'il vente, le Gange, la Ganga, l'avait pris sur son cœur et bercé comme un fils, et lui avait murmuré le chant de la sérénité.

Quand Ramvilas arriva à Calcutta, avec sa lettre pour Hamilton Sahib, c'est l'entrepôt de ses compatriotes qui lui assura le gîte et le couvert, exactement comme pour son père quarante ans auparavant. Après bien des recherches il était enfin arrivé sur les lieux à onze heures du soir, dans l'entrepôt de Seth Nathouram.

Lorsque le lendemain, au petit matin, il découvrit le spectacle du nettoyage des rues à l'eau du Gange, il en resta ébloui. Avec quel soin jaloux son père conservait la moindre goutte de cette eau du Gange – n'allait-il pas jusqu'à faire le compte de chaque goutte, celles qu'il réservait au seau des ablutions, celles qu'il destinait à les recueillir dans ses paumes pour les boire religieusement en psalmodiant l'invocation rituelle « *har har Gange har har Gange !* Salut à toi, Gange, salut à toi ! » Et son regard au moment de mourir, rivé à l'eau sacrée, priant son fils de bien veiller à lui asperger rituellement le visage d'eau du Gange. Dire qu'ici, on se sert de cette eau sacrée pour nettoyer même les rues de la ville ! Quelle ville incroyable ! Ailleurs les hommes se damneraient pour une goutte de l'eau du Gange et ici, c'est le Gange, le Gange partout, toujours.

Parfois il va s'asseoir sur les marches qui descendent au fleuve, sous le pont de Howrah, au lieu de gagner directement l'entrepôt après son bain matinal. Là, des heures durant, il contemple les mille et une fleurs en vente sur le marché aux fleurs, les jeunes qui font leur gymnastique, massue en main, les gens qui se font masser par les Oriya à grand renfort de claques, et ceux qui s'immergent dans les eaux du Gange. Il y voit parfois flotter des guirlandes de fleurs et de la cendre en provenance des bûches qu'on brûle sur le champ de crémation de Nimtalla, de l'autre côté du pont de Howrah. Un jour viendra sans doute où il ne restera plus de lui que ce peu de cendres, et où il flottera devant les gens qui font leurs ablutions, dans sa course vers le grand océan. Ramvilas reste des heures et des heures à contempler, ravi, les pigeons qui s'ébrouent et les sadhous en contemplation, autour de leur feu sacré, pendant que coulent les flots du Gange.

Certains dimanches soir, Ramvilas préfère aller vers un autre quai, le Princep Ghat, par Strand Road, d'où il adore regarder la mâturation des bateaux. Le spectacle du coucher de soleil lui donne des frissons de joie, vu de ce point précis près du monument de Gwalior construit à la mémoire des soldats du régiment de Gwalior. Le Gange et le ciel prennent des couleurs mordorées avec le soleil couchant. Et quand le soleil disparaît complètement, l'or s'empourpre. Le bleu du ciel se nuance de mille variantes de bleu, du plus clair au plus foncé, à l'infini. Quand il se retourne pour regarder l'esplanade verdoyante du Fort William, il a du mal à démêler si le vert de la terre a déteint sur le bleu du ciel ou si le bleu du ciel a déteint sur le vert de la terre.